

# Cro-Magnon et Banania

JACQUES JULLIARD

LE NOUVEL OBSERVATEUR, semaine du jeudi 01 octobre 2009

Tout le monde en convient au lendemain des élections allemandes : il y a bel et bien une crise de la social-démocratie à l'échelle européenne. Encore faut-il se demander pourquoi, s'interroger sur la nature exacte de cette crise qui suscite tant de jubilation chez nos adversaires. Sinon on ne fera qu'ouvrir un boulevard à Nicolas Sarkozy, qui n'en demande pas tant. D'abord, je ne crois pas que les idées sociales-démocrates soient en crise. Bien au contraire. On se les dispute, on se les arrache, on s'en prévaut. Jean Daniel constatait récemment ici même qu'il faut bien que les socialistes aient des idées puisqu'on les leur prend. Du reste, sans les secours de l'Etat-providence en matière de chômage et de maladie, il y a fort à parier qu'une partie de l'Europe serait déjà à feu et à sang. Comme après 1929 !

Alors que veut vraiment dire la droite quand elle se gargarise de la crise de la socialdémocratie ? Que le système coûte trop cher ! Qu'on donne trop aux salariés ! Il faut donc réduire les effectifs, les indemnités, la Sécu, les salaires ! Et cela marche ! Les gens le croient, fût-ce à leur corps défendant. Au dire des économistes, la part des salaires dans le revenu national ne cesse de baisser depuis vingt ans. C'est cette version melliflue, cette version enfarinée de la fameuse crise que je ne saurais accepter. Car elle ne relève pas de la rigueur économique, elle relève de la propagande idéologique. Le but, c'est de faire accepter par les braves gens une répartition de plus en plus injuste des revenus, dont l'affaire des bonus n'est qu'un symptôme. Pour ne pas dire un leurre. Voyez comment le G20 amuse la galerie avec ces sacrés bonus plutôt que de

s'attaquer à la réforme du système bancaire.

Peut-on moraliser le capitalisme ? Nous sommes tous d'accord ici pour penser que si l'on veut le faire reculer, il faut établir avec lui un véritable rapport de force. C'est depuis que le capitalisme n'a plus d'adversaire à l'échelle mondiale, fût-il le plus odieux, qu'il a poussé tous ses avantages et qu'il est parvenu à une répartition de la richesse qui lui soit plus favorable que dans le passé.

C'est dans le contexte politique de reflux du mouvement ouvrier que le néocapitalisme a installé son emprise.

- Tout cela est bel et bon, mon ami, mais vous ne nous expliquez toujours pas pourquoi les partis sociaux-démocrates, dans ce contexte de spéculation et d'injustice, sont (presque) partout en recul !

J'y viens. La principale victoire du néocapitalisme fut, je le répète, d'abord intellectuelle. Au lendemain de la chute du communisme, nous avons perdu la bataille intellectuelle, faute de l'avoir menée. Face au modèle friedmanien, c'est-à-dire néolibéral, qui nous venait des Etats-Unis, la gauche européenne s'est divisée en profondeur. La première partie, la plus nombreuse, celle des partis socialistes officiels, est surtout composée d'acceptants. Ils sont devenus les harkis du néolibéralisme, et ont contribué à le faire gober par les milieux populaires. La seconde, minoritaire, est celle des groupuscules gauchistes devenus des refuzniks, des dons Quichottes de l'anticapitalisme, sans considération du rapport des forces et du mouvement de l'économie réelle. Entre eux, la bataille fait rage et, en face, on s'amuse bien.

Voyez ce qui vient de se passer en Allemagne. Si vous ajoutez au maigre score du SPD (23%) celui de sa scission de gauche (Die Linke), soit 11,9%, vous parvenez à un total habituel pour la social-démocratie de 34,9%, légèrement supérieur à celui de la CDU (conservateurs), soit 33,8%. C'est donc à sa division intellectuelle, dont sa division politique n'est que la conséquence, que la gauche européenne doit sa faiblesse. Là est sa défaite, là est sa «crise».

Le salut est dans un retour au réel et à la rigueur de l'analyse. C'est la condition d'un rapprochement politique. Tant que les gauchistes de toutes farines n'auront pas accepté franchement l'économie de marché et resteront barricadés derrière les palissades du socialisme Cro-Magnon, ils seront sans prise sur la réalité et constitueront électoralement l'armée de réserve de la droite. Tant que les partis sociaux-démocrates n'auront pas rompu avec l'illusion d'apprivoiser par la douceur un capitalisme financier ivre de sa puissance, ils resteront les symboles d'un socialisme Banania, caisse de résonance à gauche de l'idéologie néolibérale. On s'en doutait : il y a du travail.